

QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DES CONVERSIONS.

AU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

On se croirait dans la région des merveilles, lorsque l'esprit, se transportant par la pensée sur la scène où se déroulent les destinées de l'Angleterre, il découvre cette Reine de l'Océan en proie à un travail dont le terme ne présage rien moins que son retour à la foi des Alfred et des Edouard. Naguère encore proscrits, livrés à l'exécution publique, à la rigueur des lois, les catholiques n'avaient d'autre retraite dans ce pays que des réduits ténébreux, inaccessibles aux regards farouches de satellites altérés de leur sang. C'est dans ces lieux que le pasteur réunissait ses enfants pour leur rompre un pain trempé de larmes; que, par des paroles de feu, il savait les rendre supérieurs à toutes les calamités qui les environnaient et les disposaient généreusement à la couronne du martyre. Mais ces temps, disons-le à la gloire de la foi, ne sont plus; aujourd'hui que les années ont amené tant de changements dans les idées de la nation anglaise, le catholicisme s'est relevé de la poussière ensanglantée, où il gisait depuis si longtemps, pour porter sa tête avec une noble audace, sans plus appréhender les fureurs d'un rival que la caducité écrase de tout son poids. Fort des victoires qu'il a déjà mille fois remportées sur le fanatisme, il déploie en ce moment, aux regards de ses ennemis devenus ses admirateurs, la magnificence de son culte, la pompe de ses cérémonies. Il semble les défier au combat, et leur offre de se mesurer avec eux sur cette même arène qui fut, dans des temps encore bien rapprochés de nous, le théâtre de ses humiliations et de ses souffrances. Son attitude est devenue, en quelque sorte, menaçante: ses succès incessants ont jeté l'alarme dans l'Établissement. Les chefs spirituels, placés sur ses murs pour veiller à sa garde, frappés de l'agrandissement rapide d'une Église qu'ils n'avaient jusqu'alors considérée que d'un œil de mépris, effrayés de ses victoires passées, et redoutant celles qu'elle prévoit dans l'avenir, se sont portés, comme en masse, sur sa route, pour essayer, sinon d'arrêter, du moins de ralentir la rapidité de sa marche triomphante. Exhortations, prières, menaces, châtimens même, rien qu'ils n'aient tenté, pas de ressorts qu'ils n'aient mis en jeu, pour abattre et détruire un édifice qu'ils voient s'élever sur les ruines de celui dont ils se reconnaissent les faibles et impuissans appuis. En vain écoutent-ils l'ardeur que leur inspire un zèle mensonger: leurs traits, lancés d'une main appesantie par la vieillesse, ne peuvent plus atteindre leur ennemi; repoussés avec force il vont tomber loin de lui. Un jour nouveau ne brille sur l'horizon, que pour lui annoncer de nouvelles victoires et de nouvelles conquêtes qui vont augmenter le nombre de ses possessions. Cette religion, qui autrefois évitait les regards de la protestante Albion, aujourd'hui assise au milieu de ses docteurs, leur fait entendre sa voix, et sa voix est écoutée. Par l'organe de ses valeureux champions, elle fait valoir ses droits; elle exige le redressement des griefs qui entravent encore la rapidité de sa course. Ses pensées sont comprises; ses demandes reçoivent un accueil favorable. Disons-le, et c'est la manifestation de sa grandeur actuelle, le théâtre autrefois de ses ignominies et de ses douleurs est devenu, par l'impérieuse exigence des circonstances, celui de sa gloire et de sa joie.

C'est au temps où de dignes confesseurs de la foi, chassés de leurs foyers par les ennemis du Christ et de son Église, aborderent sur les rives hospitalières de l'Angleterre, qu'il faut remonter, pour saisir les germes de son retour au catholicisme. La nation anglaise, si renommée par sa noble générosité, devenue proverbiale; reçut, avec la plus touchante cordialité, et jusque dans son intimité, ces prêtres héroïques qui, sans éprouver la moindre crainte, avaient contemplé la mort et les tourmens, et qui, pour ne pas forfaire à l'impérieuse loi de la conscience, avaient préféré, sans hésitation, les ennuis et les horreurs de l'exil aux attrayantes perspectives de la grandeur et de la félicité que la patrie s'était plu à dérober devant eux. Elle les vit ces disciples du Sauveur, que la persécution la plus affreuse avait essayé de retenir dans ses réseaux, oublier leurs douleurs, et ne se plus rappeler leurs persécuteurs que pour pousser vers le ciel, en leurs vœux, le cri de la prière, et y faire monter sur les ailes de la charité, l'ardeur des vœux qu'ils formaient pour la prospérité de leur malheureuse patrie. Tôt la plus tendre, douceur la plus inaltérable, désintéressement le plus étendu, telles furent les vertus qu'il fut donné aux Anglais de contempler. Tant de vertus pratiquées si longtemps et avec tant de constance, frappèrent d'étonnement un peuple habitué par ses ministres à ne voir dans les prêtres catholiques que des hypocrites et des monstres, que des ennemis jurés de tout bien. Force lui fut de leur accorder

une vénération qui commandait la pureté d'une vie si belle, jointe au mérite des nombreuses connaissances qui les ornaient.

La vénération s'arrêta d'abord à leurs personnes; mais plus tard, comme entraînée par une puissance irrésistible, elle se porta sur une religion capable d'inspirer de si généreux sentimens, de donner tant de grandeur d'âme. En face de si étonnantes merveilles, des préjugés sucés avec le lait commencent à se dissiper; on rougit presque des noires préventions qu'on avait nourries contre un culte qu'on n'avait vu jusques alors qu'affublé du hideux manteau de la superstition et de l'idolâtrie. Les années qui suivirent ne firent qu'améliorer ces dispositions: elles préparaient les esprits au mouvement qui s'opère aujourd'hui, mouvement dont la portée est vivement saisie par tout œil attentif à suivre la marche de l'esprit humain. Oui, elle a déjà sonné la trompette chargée de réunir les enfants de la dispersion. Déjà elle lui de l'éclat le plus brillant, l'étincelle de la vérité. Et qui le croirait, sans la conviction qu'en fournissent les événemens dont nous sommes tous les jours témoins? le boulevard du protestantisme est devenu l'arsenal où se trempe l'arme qui le doit détruire; Oxford est le foyer-d'où s'échappent incessamment d'éclatans faisceaux de lumière, qui se répandent sur tous les points de l'empire britannique. Oxford, naguère encore, la force et l'espoir de l'Établissement, semble s'être soulevé contre lui. Pusey, Newman, et bien d'autres encore; les maîtres de la science de son sein, se sont constitués les apôtres d'une doctrine dont les succès annoncent, dans un temps plus ou moins rapproché, la ruine totale d'une Église incapable de résister longtemps encore à l'action puissante de la vérité.

A dire vrai, Pusey et Newman ne furent pas toujours sous l'influence religieuse qui les domina plus tard. Ils débutèrent l'un et l'autre par un amour ardent pour l'Église établie, dont ils se proclamaient les défenseurs et les appuis. Mais par le désir de promouvoir ses intérêts, et de l'exalter au-dessus des sectes jalouses qu'elle a enfantées, et qui, dans la suite, rebelles à son enseignement, l'ont délaissée pour se formuler une nouveau symbole, ils voulurent, en remontant vers la source, en pénétrant dans les siècles de l'Église primitive, tâcher d'y découvrir son origine et sa descendance des apôtres. Le sanctuaire ou reposent oubliés et dédaignés les monuments historiques, les ouvrages des auteurs ecclésiastiques, leur est ouvert. La pensée de retirer de ces sources vénérables les titres sacrés sur lesquels l'anglicanisme doit asseoir la légitimité de sa naissance et l'imprescriptibilité de ses droits sur les consciences, stimulant leur curiosité, ils se jettent, avec courage dans une voie inconnue, où ils n'ont d'autres guides à suivre que leurs propres lumières. Nouveaux Argonautes, qu'aiguillonne le désir de découvrir la toison d'or, ils parcourent la mer nouvelle qui vient de s'ouvrir devant eux, à la recherche de la plus belle des fortunes, la vérité, pour laquelle ils se sont passionnés, et qu'ils convoitent de toute leur âme. Ils ahordent des rivages qu'aucun de leurs devanciers n'a foulés; ils entrent dans des routes tortueuses, errent çà et là au sein des plus épaisses ténèbres. Ils sont inaccessibles au découragement; les obstacles doublent l'activité de leurs recherches. Soudain un voile se soulève à leurs yeux: c'est, à leur pensée, le protestantisme qui va leur sourire. A eux d'en approcher tout brûlants d'espérance. Le voile disparaît en entier, et voilà qu'à leurs regards se reflète la plus pure lumière du catholicisme. Il leur apparaît couronné de ses dogmes, entouré de la majesté de son culte. La doctrine des sacrements, la réalité de la présence du Dieu Sauveur dans le pain eucharistique, la nécessité de la confession sacramentelle et des œuvres expiatoires, l'existence du purgatoire, l'utilité de l'invocation des Saints et de la prière pour les morts. D'autres dogmes catholiques non moins fondamentaux se montrent devant eux avec dix-huit siècles d'existence dont le premier va se rattacher à l'arbre de la croix. Ils ont vu l'antiquité, et l'antiquité leur a montré le catholicisme de nos jours.

Rome qui naguère n'était à leurs yeux que la prostituée de Babel, se revêt à l'instant même, pour eux, du charme de la beauté. Hautement ils la proclament cette mère vénérable dont il est à regretter, disent-ils, qu'on se soit séparé par le schisme; ils la reconnaissent pour la source de la tendresse, de la piété, de la dévotion, et la signalent comme jouissant des plus justes titres à l'admiration, à l'amour, et à la gratitude de tous les chrétiens. La réformation du seizième siècle n'est, à leurs yeux, qu'une inutilité dont le nom n'eût jamais dû sonner aux oreilles de l'Europe. Elle a brillé trop vive à leurs yeux la vérité, pour qu'ils s'en détournent aisément; elle a pris sur leurs cœurs un trop grand empire, pour que jamais ils cèdent à la